

Redécouvrir l'œuvre du maître verrier lyonnais

Lucien Bégule



Détail d'un vitrail ornant le hall d'entrée d'un immeuble du 3^e arrondissement, à Lyon

L'édito du président

Une statue pour Soufflot

Après plusieurs années de travaux, le Grand Hôtel-Dieu est redevenu accessible au public. Sa façade a retrouvé l'éclat qu'un jeune architecte de 27 ans, Jacques-Germain Soufflot, lui a donné en 1741 pour impressionner le voyageur arrivant d'Italie. Cet ouvrage est l'une des réalisations les plus marquantes de cet architecte qui a légué à Lyon un patrimoine d'une grande richesse comme le souligne Martine Dupalais dans la présentation de son œuvre.

« *En plein cœur du siècle des Lumières, Jacques-Germain Soufflot séjourne à Lyon de 1738 à 1749 puis de 1751 à 1755. Pendant ces deux périodes il est l'architecte et l'urbaniste de la ville. Plus largement, de 1739 à 1780, il joue un rôle considérable dans sa physionomie, même si certaines de ses réalisations, comme le grand théâtre, ont aujourd'hui disparu. À cette époque Lyon est l'objet de grands travaux d'aménagement et d'embellissement dont Soufflot est la cheville ouvrière. En 1755, à la demande du roi Louis XV, il rejoint Paris pour y construire notamment l'église Sainte-Geneviève qui devient en 1791 le Panthéon. Afin de célébrer officiellement son implication dans l'évolution de notre cité le consulat lui confère en 1775 le titre de contrôleur général des bâtiments et embellissements de la ville de Lyon.*

Ses principales réalisations lyonnaises sont l'Hôtel de Lacroix-Laval dès 1739, la grande façade de l'Hôtel-Dieu le long des quais du Rhône construite à partir de 1741 mais aussi la coordination du décor de l'église Saint-Bruno des Chartreux et l'urbanisation du quartier Saint-Clair qu'il aménage à partir de 1742. Il transforme le palais Saint-Jean et agrandit la loge du Change en 1747. En 1753 il édifie le théâtre de Lyon. On lui doit également de nombreux immeubles réalisés pour le compte de particuliers. »

Malgré cette œuvre considérable, Soufflot n'est honoré dans notre ville que par une modeste rue du Vieux-Lyon. Martine Dupalais, spécialiste de Soufflot et présidente de l'association *De Condate à Lyon Confluence*, estime comme SEL qu'une statue de Soufflot édiflée à proximité immédiate de l'Hôtel-Dieu marquerait la reconnaissance de Lyon à cet architecte dont la renommée est mondiale. Nos deux associations travaillent à la présentation d'un projet qui, nous l'espérons, saura séduire élus et mécènes et obtiendra le soutien d'autres associations du patrimoine.

Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Jean-Louis Pavy

SOMMAIRE

Le vitrail, une histoire colorée	p. 03
Les précurseurs de Lucien Bégule à Lyon	p. 04
Lucien Bégule : itinéraire d'un artiste entrepreneur	p. 09
Lucien Bégule, photographe au service de la sauvegarde du patrimoine	p. 20
Sauvegarder et faire connaître l'œuvre de Lucien Bégule : un entretien avec Thierry Wagner ...	p. 23
Vitraux de Lucien Bégule à Lyon, en France et à l'étranger	p. 26
Bibliographie	p. 28

Pourquoi consacrer un bulletin à Lucien Bégule ?

Le conseil municipal de la Ville de Lyon ayant adopté la création d'une allée Lucien-Bégule (1848-1935) entre le cours Charlemagne et la rue Smith au sud de la voie Casimir-Périer dans le quartier de la Confluence, c'est là une belle occasion de redécouvrir l'œuvre de ce maître verrier. C'est aussi une rencontre avec ses descendants qui a décidé de lui consacrer ce bulletin.

Tour à tour photographe, peintre, auteur, maître verrier, il est reconnu pour ses vitraux visibles dans les édifices religieux tant à Lyon que dans la région, en France et à l'étranger. Il avait ouvert un atelier à Choulans en 1881 où, entrepreneur fécond, il a réalisé plusieurs centaines de verrières tant religieuses que profanes jusqu'en 1905. Artiste complet, il sera nommé Conservateur des antiquités et objets d'art en 1924 afin de répertorier les édifices remarquables du Rhône, renouant ainsi avec sa passion pour l'écriture et la photographie.

Erratum

Rendons à La Guillotière...

... **ce qui n'est pas à Vaise.** En effet, cette photo du bulletin n° 113 (p. 10), illustrant le bombardement américain sur Lyon, a été prise à La Guillotière. Le 26 mai 1944 dans la matinée, c'est un déluge de bombes qui s'était abattu sur Lyon, ses gares, ses voies de chemin de fer, l'usine à gaz et plusieurs entreprises. La gare de Vaise fut complètement détruite. Certains quartiers ont été complètement soufflés par ce tapis de bombes comme l'avenue Berthelot sur plus de 3 kilomètres, la place Jean-Macé, le quai Perrache et une grande partie de Vaise. On dénombrera 717 morts et 1129 blessés.



Bâtiments détruits (Institut bactériologique de Lyon et dispensaire antituberculeux) à l'angle des rues Chevreul et Pasteur

(Source : Bibliothèque municipale de Lyon PO546 S 1202)

Le vitrail, une histoire colorée



« Les deux Adam », rosace du bras sud du transept, cathédrale Saint-Jean, milieu XIII^e siècle

Les premiers verres fabriqués par l'homme vers 3000 ans avant J-C sont originaires du Moyen-Orient, Mésopotamie, Syrie ou Égypte. 1500 ans avant J-C, les fours atteignent des températures qui permettent d'obtenir des verres translucides. Vers 30 avant notre ère, apparaît en Palestine la « méthode du plateau » qui permet de réaliser des verres plats grâce à la canne à souffler, une invention qui est propagée dans tout le monde romain (Italie, Gaule et Espagne) entraînant une forte production de verres creux, flacons et récipients. À cette même époque le verre transparent est découvert à Sidon (Phénicie), probablement grâce à la finesse des sables de la région et à la présence de natron, roche contenant un composant à base de sodium. À partir du III^e siècle apparaît le verre incolore obtenu par adjonction de manganèse souvent appelé « savon des verriers ».

Les premières traces de vitrages de fenêtre suivant la « méthode du plateau » sont visibles à Pompéi, mais l'usage du verre à vitre, dans l'architecture civile, n'est guère répandu dans le monde romain. Le Moyen-Âge, est une période de progrès techniques : inventions de verres à base de potasse, du verre plaqué, du verre plat soufflé suivant la méthode du manchon, découverte du rouge vif (anhydride cuivrique) inconnu jusqu'alors. En France, la première verrerie connue fabriquant des feuilles de verre planes apparaît dans le village de Bézu-la-Forêt dans l'Eure, au début du XIV^e siècle. En 1698, au château de Saint-Gobain, Lucas de Nehou met au point un procédé de fabrication des glaces « coulées sur table et polies ».

Du verre au vitrail

Des formes rudimentaires de vitraux apparaissent dans les premières églises chrétiennes aux IV^e et V^e siècles, réalisées à l'aide de fines feuilles d'albâtre serties dans des cadres en bois. Un texte de Sidoine Apollinaire (469) laisse penser à l'existence de vitraux dans la cathédrale primitive de Lyon. Les premières traces attestées de vitraux datent du IX^e siècle.

La technique du vitrail ne cesse de se développer dès la période romane et le gothique primitif (950 à 1244) comme on le voit dans les cathédrales de Chartres et de Canterbury.

À Lyon, au XI^e s un vitrail est signalé dans la Basilique d'Ainay. De robustes « barlotières » de fer assurent alors la stabilité des vitraux. L'art des vitraux atteint son apogée dans les immenses baies du gothique flamboyant. Les formes circulaires et les rosaces apparaissent.

Deux corps de métiers pour travailler le verre

Le **souffleur de verre** produit le **verre plat**. À l'aide d'une canne creuse, il va chercher la matière en fusion dans le four ; en soufflant dans la canne, il transforme la boule en un cylindre d'environ 30 cm de diamètre, de 1 m de hauteur, 3 mm d'épaisseur, appelé « manchon ». Puis il sépare le manchon de la canne et le fend dans le sens de la longueur avec un mince fer plat très froid. Le manchon ramolli dans un four, s'étale par lui-même, pour donner une feuille de verre plat.

Ensuite intervient le **maître-verrier** qui crée le **vitrail** généralement en plusieurs panneaux n'excédant guère 80 cm de côté.

- Il mesure la baie à vitrer, car le vitrail doit s'ajuster précisément au réseau de pierre.
- Il réalise une maquette, avec les futures couleurs, à l'échelle 1/10^e.
- Il trace sur carton, en taille réelle, un patron de montage et un patron de coupe.
- Il découpe, soigneusement les calibres.
- Il choisit les verres, colorés dans la masse ou plaqués, dont il a besoin.
- Il coupe les verres, au diamant, suivant les calibres, rectifie la coupe avec une pince à gruger.
- Il peint les verres si besoin, c'est une tâche délicate comportant plusieurs étapes.
- Il assemble les verres à l'aide de baguettes de plomb en forme de H. Les plombs sont soudés à l'étain à leur intersection.
- Des tiges métalliques intermédiaires appelées **vergettes** attachées aux plombs assurent la solidité de l'ensemble.
- Il effectue un masticage pour assurer l'étanchéité de la verrière (à partir du XIX^e siècle seulement).
- Il met en place les éléments du vitrail en les fixant à des barres de fer scellées dans les murs : les **barlotières**.

La peinture sur verre : grisaille, cémentation et émail

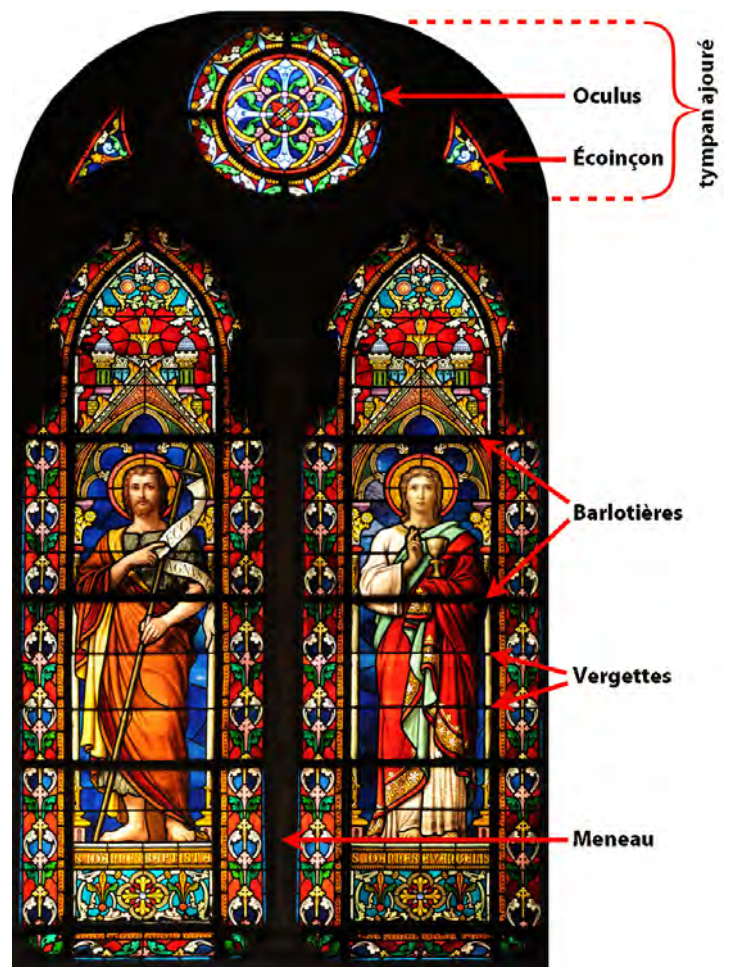
Le vitrail peut être peint. L'effet final, couleur, aspect brillant ou mat, transparence, translucidité ou opacité, dépend des composants chimiques de la peinture employée, de son épaisseur. La température, dite de cuisson est constante : il faut atteindre 620 °C.

On distingue traditionnellement la **grisaille**, la **cémentation** et l'**émail**. La grisaille est utilisée pour préciser les détails des visages ou le drapé des vêtements, dans des tons allant du noir au brun. Les grisailles existent aujourd'hui dans une large gamme de couleurs. Les peintures de cémentation teintent en pénétrant dans le verre. Elles sont composées avec l'ajout de terre d'ocre ou d'argile calcinée (qui ne servent que de support). Elles permettent d'obtenir des teintes chaudes comme le fameux jaune d'argent inventé au début du XIV^e siècle ou la sanguine.

Apparu au milieu du XVI^e siècle, l'émail donne au vitrail une coloration translucide et brillante, avec une surface lisse en une légère surépaisseur. Il peut être cuit à une température plus basse que la grisaille ou la peinture de cémentation. On observe souvent sur d'anciennes pièces émaillées un écaillage, voire un effacement des couleurs, provoqués au fil du temps par un écart trop important entre les coefficients de dilatation du verre et de l'émail

Le terme de « **grisaille** » n'apparaît qu'au XIX^e siècle mais ce procédé est attesté dès 540 à Ravenne en Italie. Avec la généralisation du verre blanc dans les églises, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la peinture à la grisaille finit par disparaître. Au XIX^e siècle le regain d'intérêt pour le vitrail fait redémarrer la fabrication des peintures, mais elle s'éteint complètement en France au début du XX^e siècle. Dans les années 1980, le laboratoire de recherche des Monuments historiques cherche à recréer une gamme de peintures sur verre, cohérente avec les peintures anciennes pour la restauration des vitraux. On confie à Hervé Debitus, maître verrier à Tours, l'analyse des peintures anciennes et la relance des procédés de fabrication. La gamme des peintures Debitus pour vitraux est commercialisée depuis 1991.

Lexique du vitrail



Baie à 2 lancettes, église Saint-Bernard, Lyon
Saint Jean Baptiste et saint Jean l'Évangéliste (L. Bégule)

La peinture sur verre est un art infiniment complexe et on comprend que les maîtres verriers aient longtemps préféré le titre de peintres sur verre qui souligne la dimension artistique de leur travail et leur haut degré de savoir-faire.

Madeleine Suchère,
Simone Broquet

Les précurseurs de Lucien Bégule à Lyon

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'art du vitrail dans les édifices religieux tombe en désuétude. Aux verres colorés des siècles précédents, on préfère le verre blanc qui favorise la pénétration de la lumière naturelle, symbole de la lumière divine. La clarté facilite la lecture des textes sacrés mais le vitrail en verre blanc, moins onéreux qu'un vitrail en verre coloré et peint, correspond sans doute à un progressif amoindrissement des ressources des églises.

Un pionnier : Élie Lesourd

Le renouveau catholique au XIX^e siècle accompagne la renaissance du vitrail et la redécouverte de la couleur. À Lyon, ce mouvement est particulièrement vigoureux. Il faut restaurer les vieilles églises laissées à l'abandon pendant la révolution et en construire de nouvelles dans les quartiers en voie d'urbanisation. Entre 1818 et 1845, plusieurs églises lyonnaises sont vitrées de neuf par un maître-verrier dont on sait peu de choses : Elie Lesourd. Les vitraux qu'on a conservés de lui à Saint-Irénée et à Saint-Just montrent un usage discret de la couleur, une dominante de blanc, de jaune d'argent et de rouge rubis, doux et chaleureux, une forte organisation de la verrière ornée de motifs symboliques sur un fond losangé.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, beaucoup de ces vitraux jugés sans grand intérêt ont été détruits et remplacés par des compositions plus conformes aux traditions figuratives du Moyen-âge et de la Renaissance : scènes bibliques, figures en pied des saints et des martyrs, soin porté à la représentation des vêtements, traits marqués et couleurs vives. On assiste au retour triomphant de l'image.

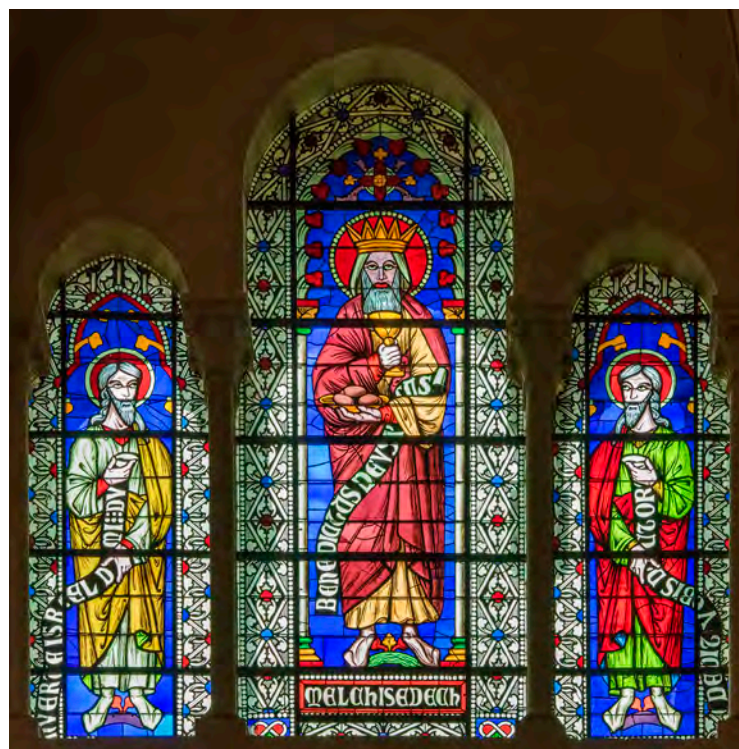


Église Saint-Irénée, baie à 3 lancettes, nef niveau 1
Élie Lesourd, (entre 1824 et 1830)

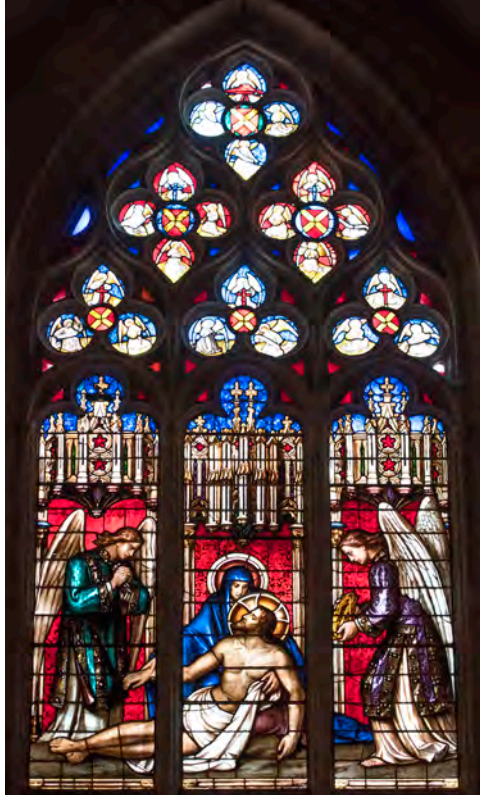
Émile Thibaud et Maréchal de Metz

Pour la restauration de sa cathédrale dont les vitraux menacent de s'effondrer, le cardinal de Bonald choisit des maîtres verriers de renommée nationale plutôt que des artistes locaux. Entre 1842 et 1844, Émile Thibaud, de Clermont-Ferrand, intervient sur les fenêtres du chœur et les amorces du transept : vitraux à médaillons en partie basse, personnages en pied au niveau supérieur. Certaines de ses reconstitutions, hasardeuses ou de pure invention, furent rapidement critiquées. L'usage de l'acide fluorhydrique, préconisé par les chimistes de l'époque pour nettoyer les verres anciens, dont certains datent du XIII^e siècle, se révéla catastrophique. Le travail dut être repris au XX^e siècle par Félix Gaudin, successeur d'Émile Thibaud et c'est le fruit de nombreux remaniements qu'on apprécie aujourd'hui.

En 1846, le cardinal fait appel à deux autres peintres-verriers originaires de Metz, pour refaire les verrières de la chapelle du Saint-Sacrement ou Saint-Sépulcre, aujourd'hui dédiée à saint Vincent de Paul : Charles-Laurent Maréchal, dit Maréchal de Metz et son beau frère Louis Gugnon. Ils créent deux scènes qui se développent chacune sur trois lancettes en se jouant de la contrainte des meneaux pour accentuer l'effet de tableau. La scène de gauche qui représente une piéta entourée de deux anges richement vêtus, est la mieux réussie.



Primatiale Saint-Jean, abside, verrière de Melchisédech,
Émile Thibaud (1842-1844)



Primatiale Saint-Jean, chapelle St-Vincent-de-Paul, niveau 0, Piéta entourée de 2 anges, Charles-Laurent Maréchal, dit Maréchal de Metz (1846)

Maréchal de Metz a beaucoup travaillé pour les églises lyonnaises et en dehors de Lyon. Nombre de ses réalisations ont disparu, certaines ayant été victimes, comme à Saint-Georges, de l'explosion des ponts lyonnais en septembre 1944. Cependant on peut encore voir ses œuvres à Saint-Bonaventure (verrière des prophètes dans la chapelle du Sacré-Cœur, réalisée sur des dessins de l'architecte Claude-Anthelme Benoît), à Saint-Irénée (quatre vitraux), ou à Notre-Dame-des-Marais à Villefranche (chapelle Sainte-Madeleine).

D'autres noms marquants

Un des ateliers de peintre-verrier les plus importants à Lyon est celui d'**Alexis Brun-Bastenaire**, situé 4 montée du Chemin Neuf. En 1842-44, il reprend la technique des vitraux narratifs à médaillons pour représenter dans quatre baies douze épisodes de la vie du roi saint Louis à l'église du même nom à la Guillotière. Les dessins sont du peintre Jean-Baptiste Frénet. La composition est nette, très régulière, dans chaque baie deux médaillons ronds encadrent verticalement un médaillon octogonal.

En 1854, deux parisiens, le peintre **Auguste Steinheil** associé au maître verrier **Nicolas Coffetier**, réalisent pour la chapelle Saint-Joseph de Saint-Bonaventure la verrière de l'adoration des bergers et des mages. Les couleurs sont franches : au centre deux taches rouges, avec de chaque côté une dominante en fort contraste, bleue à gauche et verte à droite. Le dessin est minutieux mais sans excès de sophistication, un certain dynamisme se dégage de l'ensemble.

Lyonnais d'origine mais installé à Paris, **Claudius Lavergne** intervient pendant près de trente années à



Église Notre Dame Saint-Louis, La Guillotière, nef, Saint-Louis rendant la justice sous un chêne à Vincennes, Alexis Brun-Bastenaire, dessins de Jean-Baptiste Frénet (1842-1844)

Saint-Nizier où de nombreux vitraux portent son nom. Sa première œuvre, datée de 1858, développe sur une baie à quatre lancettes située dans la chapelle Saint-Joseph deux scènes traditionnelles de l'iconographie religieuse : une nativité et une sainte famille dans l'atelier de Joseph. La figure attendrissante de l'enfant Jésus tenant dans ses mains un marteau et des clous peut prêter



Église Saint-Bonaventure, chapelle Saint-Joseph, niveau 0, l'adoration des bergers et des mages, Nicolas Coffetier sur des dessins d'Auguste Steinheil (1854)



Église Saint-Nizier, chapelle Saint-Joseph, l'enfance du Christ (détail), Claudius Lavergne (1858)

à sourire mais elle est chargée de symbolique prémonitoire. Élève d'Ingres, ami de Janmot, Claudius Lavergne pousse jusqu'au raffinement le détail des costumes, des mains et des visages. Il utilise de subtils dégradés de couleurs qu'on retrouve, toujours à Saint-Nizier, dans un vitrail plus tardif (1879) retraçant la vie de saint François de Sales, traité en camaïeu de brun. La matière brute de verre s'efface sous l'exercice de virtuosité du peintre.

À partir de 1865, une nouvelle production de verres plats colorés dans la masse est lancée à la verrerie pour bouteilles de Saint-Just-sur-Loire⁽¹⁾ offrant aux maîtres-verriers lyonnais de nouvelles possibilités.

En 1866-67, **Antoine Paré** et **Julien Aubriot**, dont l'atelier est situé 32 rue du Bœuf, installent une verrière à 4 lancettes de facture assez conventionnelle dans la travée sud précédant le chœur de l'église Saint-André de la Guillotière : des personnages en pied, saints et martyrs, saturés de couleurs, dressés au-dessus d'un médaillon représentant une scène de leur vie. Plus originales sont les quatre roses placées au nord dans la même travée, notamment celle du retour du fils prodigue où les bras largement ouverts du père semblent préfigurer ceux de Jésus sur la croix.

Quinze ans après leur travail à Saint-Bonaventure, en 1869, **Steinheil** et **Coffetier** renouvellent leur collaboration pour réaliser la vitrerie complète de la chapelle de l'Institution des Chartreux, 58 rue Pierre-Dupont dans le 1^{er} arrondissement. Pas de tableau à grand sujet, pas de personnages en pied drapés dans leur majesté, mais une série impressionnante de 145 petits médaillons dans des baies ogivales ou des roses, avec une grande

(1) Aujourd'hui Saint-Just-Saint-Rambert.



Église Saint-Just, scènes de la vie de la Vierge, Jean-Baptiste Barreton sur des dessins de Joséphus Veyrat (vers 1860)

variété d'encadrements. L'unité de la composition, la naïve simplicité des scènes, donnent à cet ensemble méconnu une fraîcheur et un attrait tout particulier⁽²⁾.

Après 1870

La chute du second Empire et l'avènement de la 3^e République qui coïncident avec la fin du long archiépiscopat du cardinal de Bonald (1839-1870) ne freinent pas de manière sensible l'engouement pour le vitrail religieux. Les dons des riches paroissiens continuent d'affluer.

Entre 1872 et 1876, **Pierre Miciol** qui a son atelier rue Jarente, puis rue Bourgelat, à proximité de celui de son beau-frère le peintre **Jean-Baptiste Chatigny**, vitre les collatéraux de l'église Saint-Denis à la Croix-Rousse. On retrouve une fois de plus une galerie de personnages en pied, douze figures où se lit le souci d'équilibrer le nombre de saintes et de saints. Il est fort probable que Lucien Bégule, qui était alors associé de Miciol, a collaboré à ces œuvres. On y décèle une pureté de dessin, un éclat des couleurs, une préciosité des costumes et un soin particulier apporté aux rinceaux d'encadrement qui seront une des marques de son art.

Bien d'autres noms de peintres-verriers actifs à Lyon et dans la région avant l'installation de Lucien Bégule méritent d'être cités : **Jean-Baptiste Sauris** et **Joseph Payet** qui ont leur atelier 68 rue Saint-Jean à Lyon (Sauris réalise la verrière de saint Antoine de Padoue à l'église Saint-Bonaventure en 1853) ; **Jean-Baptiste Barreton**

(2) Entre 1884 et 1887, Lucien Bégule compléta le bas de chaque lancette en ajoutant un médaillon peint représentant le visage du donateur, associé au nom d'un saint, et encadré de deux écussons portant ses initiales.



Église Saint Denis de la Croix-Rousse, rose de la façade représentant le Sacré Coeur, Pierre Miciol (1872-1876)

dont on peut encore voir deux baies à l'église Saint-Just, réalisées vers 1860 ; **Alexandre Mauvernay**, qui travaille notamment pour Saint-André de la Guillotière (1879) ; **Émile Pagnon**, installé 2 quai de l'archevêché (actuel quai Romain-Rolland) puis 56 rue de la Reine (rue Franklin)⁽³⁾ ; **Joanny Paquier-Sarrasin** qui prend la suite de Miciol rue Bourgelat, puis rue d'Auvergne.

L'avènement de Lucien Bégule

En 1878, on recense 16 ateliers à Lyon. On n'en comptera plus que la moitié en 1900, signe que le déclin du vitrail religieux était amorcé avant même la loi de séparation des églises et de l'état, après un demi-siècle particulièrement faste. Le motif des personnages en pied est dominant, mais les plus belles réussites, celles du moins qui parlent encore à notre sensibilité sont les vitraux à médaillons ou compartiments, parfois dits archéologiques, parce que le principe d'organisation remonte au Moyen-âge. Difficile de distinguer de fortes originalités ou des points d'inflexion dans l'inspiration et la technique tant l'ensemble paraît homogène. Lucien Bégule, qui ouvre son atelier du chemin de Choulans en 1881, s'inscrit sans rupture dans cette tradition mais il la perfectionne, il la porte à un plus haut degré par la luminosité et la limpidité de ses créations. Il se distingue par la qualité d'exécution et l'abondance inégalée de sa production religieuse avant d'ouvrir une voie nouvelle avec le vitrail d'appartement, marqué par l'Art dit nouveau.

Michel Locatelli

(3) Après son mariage, Émile Pagnon ajouta à son nom celui de sa femme, Marie Déchelette. Après le décès de son mari en 1871, Marie Déchelette poursuivit l'activité de l'atelier Pagon-Déchelette à qui l'on doit à Lyon les vitraux de l'église Sainte-Blandine (quatre sont datés de 1887 à 1891). Rare témoignage de l'activité d'une femme dans le domaine du vitrail à la fin du XIX^e siècle..

La continuité d'une tradition

Jean-Baptiste Barreton (1815-1885) suit une formation de peintre-verrier chez Alexandre Mauvernay à Saint-Galmier. En 1852 il monte sa propre entreprise à Grigny. Ses créations à Lyon sont nombreuses, mais beaucoup ont disparu. Deux de ses vitraux sur la vie de la Vierge, réalisés en collaboration avec le peintre Joséphus Veyrat, sont conservés à Saint-Just. En 1878, l'atelier de Barreton est racheté par l'un des employés, Georges Dufêtre dont on retrouve le nom à Saint-Just et à Notre-Dame-de-Bon-Secours à Montchat. Après la mort de son maître, Dufêtre quitte Grigny et vient s'établir à Lyon 122 rue Saint-Georges. En 1898, l'atelier passe aux mains de Paul Nicod qui s'associe en 1901 à Jean Jubin. Les signatures de Nicod et Jubin se retrouvent au début du XX^e siècle à Saint-André de la Guillotière, à Saint-Just, et sur un vitrail profane place Ollier.

En 1936, l'atelier est repris par Madame Lamy-Paillet qui consacre vingt-cinq ans de sa vie aux vitraux de l'église Saint-Bonaventure. Rien ne rappelle en ce lieu la mémoire de Madame Lamy-Paillet, mais une plaque commémorative au 122 rue Saint-Georges indique qu'un autre artiste, René-Marie Burlet « artiste peintre, fresquiste, maître verrier exerça ici son art de 1933 à 1989 ».

Joël Mône rencontra Madame Lamy-Paillet en 1979, alors qu'elle ne travaillait plus. Il se nourrit de ses conseils et de son savoir-faire avant de créer son propre atelier Vitrail Saint-Georges, d'abord 52 rue Saint-Georges, puis 21 quai Fulchiron à partir de 1990. Depuis 2011, son fils Jean poursuit la tradition familiale dans un nouvel atelier à Saint-Genis-les-Ollières.

Sources :

Le Vitrail dans l'Ouest Lyonnais, l'Araire, bulletin n° 90, 1992

Joël Mône, Le Vitrail : Perspective de la transparence, 2007, sans nom d'éditeur



Église Saint-André de la Guillotière, sacristie, niveau 0, détail d'un médaillon, Alexandre Mauvernay (1879)

Lucien Bégule : itinéraire d'un artiste entrepreneur

Homme de culture, Lucien Bégule est l'héritier d'une famille bourgeoise lyonnaise. En 1793, son grand-père Jean-Marie Joseph (1767-1850) fut emprisonné pour avoir affiché des sympathies royalistes. Il échappa de peu à la guillotine grâce à une intervention familiale auprès du tribunal révolutionnaire. Il exerça par la suite la profession de corroyeur⁽¹⁾ puis fileur de broderie d'or pour l'église. Il acquit une certaine aisance qui lui permit de prêter une importante somme d'argent à un ami, un certain Joseph Peillon qui voulait créer une plantation à Cuba. Le père de Lucien, Georges Bégule (1805-1882), dut entreprendre un long voyage à La Havane pour récupérer cette somme. De retour en France, il acheta une charge de commissaire-priseur. Son cabinet était installé 22 place Bellecour. Auprès de ce père Lucien apprendra le goût des belles choses.

L'enfance au château de la Tour

Les premières années de la vie de Lucien Bégule sont bercées par l'atmosphère du château familial de la Tour à Saint-Genis-Laval pour lequel il gardera toujours une tendre nostalgie. Sa vie sera profondément bouleversée par le décès prématuré de sa sœur Marie l'année précédant sa naissance et par celle de son frère, écrasé à l'âge de huit ans dans un pressoir dans le Beaujolais.

Dans ses mémoires, il note en 1920 : « *Me reportant aux années de ma prime jeunesse, je ne puis songer sans émotion à cette propriété de Saint-Genis Laval, où je suis né le 10 mai 1848. O choses de mon enfance, quels souvenirs vous m'avez laissés ! Il semble que c'est d'hier et cependant depuis plus d'un demi-siècle je n'ai revu cette maison familiale qui a tenu tant de place dans les quelques années que j'y ai passé.* ». Il continue en brossant un tableau idyllique du château, mais en parlant aussi de ses frayeurs nocturnes : « *...ces fenêtres quelles terreurs, quels cauchemars ne m'ont-elles pas causés ! Chaque nuit je voyais les voleurs les enjamber à mon exemple et je me souviens encore de mes peurs folles, de mes cris angoissés qui mettaient toute la maison en émoi. Je m'endormais alors avec mon ami Mentehikof entre mes bras. Mais la prudence maternelle ne tardait pas d'enlever le superbe angora qui développait 80 centimètres du bout de son nez rose à l'extrémité de son panache blanc.* ».

(1) Artisan travaillant les cuirs et les peaux



Lucien Bégule en 1887 (39 ans)



Le château de la Tour à Saint-Genis-Laval

Il décrit plus loin le magnifique mobilier des XVII^e et XVIII^e siècles et la disparition de ces trésors lors de la vente du château en 1862, par le vieil antiquaire Sicard.

Un goût précoce pour le dessin et la photographie

Plus tard, ses parents le mettent en pension au collège jésuite de Mongré à Villefranche-sur-Saône car l'éducation y était réputée « virile » et les études sérieuses. Ici, il obtint l'autorisation, dès la classe de 3^e, de suivre le cours de dessin. *« Deux fois par semaine, pendant 1 heure 1/4, un certain monsieur Le Page, excellent homme mais singulièrement "crouton", nous initiait aux arcanes de l'art. Hélas ! Le cher homme voyait ses efforts paralysés, ne cessant de nous répéter que tout dégénérait, que tout était falsifié et qu'il ne pouvait se charger de nous apprendre à dessiner, parce que les marchands ne fournissaient plus de bonne peau blanche à effacer le fusain... »*

C'est aussi à Mongré vers 1864 qu'il fit ses premières armes en photographie, art qui allait lui rendre tant de services dans son activité de verrier et d'auteur d'ouvrages d'art. *« Notre professeur de physique et de chimie, fervent du collodion (produit permettant la fabrication de plaques photographiques) me prenait souvent, par faveur spéciale, dans son laboratoire et les jours de promenade nous partions avec deux ou trois privilégiés, chargés comme des mulets, emportant allègrement une chambre noire monumentale qui aurait pu servir de niche à chien. Ce qu'étaient les résultats obtenus en ces temps préhistoriques ? Des images à peu près informes, nécessitant un temps de pose de 20 à 30 min en plein soleil ! Mais combien nous étions fiers le lendemain de montrer ces épreuves aux camarades éblouis. »*

Des rencontres décisives

Les premières années de sa formation artistique furent marquées par des rencontres décisives. D'abord celle du peintre Jean-Baptiste Chatigny qui accueille Lucien Bégule dans son atelier pendant trois ans. Puis celle déterminante de Pierre Bossan, déjà âgé de 65 ans, qui proposa au jeune Bégule de le rejoindre dans son école d'art sacré à Valence pour préparer le concours de la Société des Amis de l'Art dont il remporta le premier prix. Après la guerre de 1870, Chatigny lui présenta Pierre Miciol, prix de Rome en gravure et qui avait un atelier de peinture sur verre rue de Jarente. Séduit par l'alliance de la peinture et du verre, il devint l'associé de Miciol pendant un peu plus de deux ans. De cette période, datent les vitraux de Notre-Dame de l'Osier, près de Grenoble et surtout celui des fonds baptismaux de Notre-Dame-des-Marais à Villefranche-sur-Saône.

En 1874, il se marie avec Joséphine Bonnet. Il écrit dans ses mémoires à propos de son voyage de noce : *« C'était pour moi un immense bonheur d'initier peu*



Vitrail des fonds baptismaux de Notre-Dame des Marais à Villefranche-sur-Saône



Signature de Pierre Miciol

à peu ma jeune compagne aux choses d'art qui sont une des grandes jouissances de la vie pour ceux qui recherchent autre chose que le vide, la banalité et les conventions de la vie mondaine. Le milieu très "lyonnais" dans lequel elle avait été élevée ne l'avait pas préparée à la compréhension des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la peinture que je tenais à développer en elle. »

La visite des grands musées londoniens fut le point culminant de ce voyage. De retour à Lyon, Lucien Bégule

devint le collaborateur de Jacob Razuret dont il avait fait la connaissance chez Miciol. C'est dans son atelier rue des Prêtres (actuelle rue Monseigneur Lavarenne) qu'il affina ses compétences en décoration si manifestes dans l'ornementation de ses verrières.

La proximité de la cathédrale Saint-Jean et son amour du Moyen Âge le décidèrent à étudier l'édifice dans ses moindres détails durant deux années dans l'intention d'en publier les beautés. En mai 1879, il donnait lecture à la Sorbonne d'un mémoire exposant le plan de la *Monographie de la cathédrale de Lyon*. Au mois de mai 1880 le volume sortait en 350 exemplaires des presses de l'imprimeur Mougin-Rusand.

La création des ateliers de Choulans

Après avoir vendu le château de la Tour, les parents de Lucien Bégule avaient fait construire une maison bourgeoise à Choulans, connue sous le nom de château des Tourelles.

Une fois sa formation achevée, fruit d'un travail acharné, Lucien Bégule envisagea de créer à Lyon un atelier de peinture sur verre, « *aussi parfaitement organisé que possible, exclusivement destiné à des travaux d'art, religieux principalement. J'obtins de mes parents l'autorisation de construire un atelier dans leur propriété de Choulans, à Saint-Irénée* ».

Cependant, les premiers vitraux de Lucien Bégule ne furent pas exécutés à Choulans mais 33 montée du Chemin-Neuf, dans l'atelier du peintre Guichard. Peu avant sa mort en 1880, celui-ci avait mis à disposition de Lucien Bégule un minuscule atelier d'où sortirent les verrières de l'église Saint-Vincent de Lyon. Il note dans ses mémoires que « *ce premier travail fut le point de départ de tous les autres qui arrivèrent assez rapidement* ».

Son ami l'architecte Auguste Monvenoux conçut sur ses indications, dans un style florentin, les ateliers de Choulans.



Les ateliers de Choulans. 1900



LYON Les ateliers de Choulans. Salle des monteuses en plombs. 1900

Les ateliers de Choulans (vue externe et salle des monteuses de plombs)

La construction débuta en 1878, ils furent inaugurés en 1881 et bénis par le cardinal Caverot. Dans ses mémoires, Lucien Bégule consacre un long développement à l'installation de ses ateliers : « *Toutes les opérations nécessaires à l'exécution d'une verrière étaient exécutées dans l'atelier même : composition intégrale des cartons (ornementation et figures), cartons de coupe, préparation des calibres, découpage de verres choisis entre deux ou trois cents tons différents, montage provisoire en plombs minces, exécution peinte, cuisson à 600 degrés, au feu de moufle, deuxième montage en plomb et le plus souvent retouche de peinture. Les plombs achetés en lingot étaient fondus, coulés et laminés, les ferrures préparées à l'atelier même. Une fois la verrière achevée elle était exposée pour être appréciée favorablement ou non dans la grande salle, devant un vitrage de plus de 10 mètres d'élévation.*

composition intégrale des cartons (ornementation et figures), cartons de coupe, préparation des calibres, découpage de verres choisis entre deux ou trois cents tons différents, montage provisoire en plombs minces, exécution peinte, cuisson à 600 degrés, au feu de moufle, deuxième montage en plomb et le plus souvent retouche de peinture. Les plombs achetés en lingot étaient fondus, coulés et laminés, les ferrures préparées à l'atelier même. Une fois la verrière achevée elle était exposée pour être appréciée favorablement ou non dans la grande salle, devant un vitrage de plus de 10 mètres d'élévation.



Le château des Tourelles à Choulans

Tenant à ce que tous mes travaux soient conçus selon mes vues, je me plais à reconnaître que pas un seul vitrail, de 1880 à 1912, grisaille, mosaïque, grande verrière à personnages, travaux d'appartement n'a été mis en œuvre sans que j'en ai dessiné la maquette. Le plus souvent, j'ai même dû exécuter les cartons, grandeur d'exécution, des ornements et architecture et toujours, sans exception aucune, j'ai indiqué la coloration, soit à l'aide d'esquisse en couleur, soit surtout en choisissant les échantillons de verre dont les numéros devaient être reportés sur les différentes parties du carton. Il ne faut pas oublier que la couleur joue le rôle principal dans l'effet d'un vitrail. Une harmonie de couleur parfaitement réalisée sauve souvent la faiblesse du dessin, tandis que la composition la plus élégante, fâcheusement coloriée, ne devient plus qu'une image discordante, intolérable à un œil délicat. »

L'œuvre religieuse

Il n'est pas dans notre intention, dans le cadre de cet article, de faire l'inventaire des vitraux religieux réalisés par Lucien Bégule. Rien qu'à Lyon, le choix est difficile tant ses réalisations sont nombreuses. L'**église de la Rédemption**, place Puvis de Chavannes dans le 6^e arrondissement, offre un panorama de son œuvre sur une longue période. Entre 1866 et 1904, il livre ici près de 50 baies. Des scènes historiques illustrent la vie de Jeanne d'Arc, le mystère du Sacré-Cœur, le jugement dernier ou la mort.

Saint-Irénée qui est la paroisse familiale fera l'objet d'un soin tout particulier avec huit verrières dédiées aux martyrs de Lyon ainsi qu'à saint Zacharie et saint Jean.

D'autres réalisations marquantes sont visibles dans la

Un entrepreneur et un homme de caractère

Au plus fort de son activité, l'atelier de Choulans compte quatorze employés, un nombre très important à cette époque pour une telle activité. Les différentes phases de la production sont organisées de manière très méthodique. En 25 ans, quelque 700 vitraux sortirent de cet atelier. Lucien Bégule était à la tête d'une véritable entreprise qu'il s'est attaché à développer avec un sens commercial très efficace.

En avril 1881, il reçut la distinction d'officier des Palmes académiques, mais il refusa la rosette d'officier de l'Instruction publique, avec cet argument : « Aujourd'hui, ces deux distinctions distribuées à profusion sont sans aucune valeur, elles doivent être laissées aux électeurs influents ».

basilique d'Ainay, chapelle Saint-Michel, et à Saint-Nizier avec le vitrail consacré à la confrérie de la Trinité.

Il faut souligner la situation particulière de l'**église du Bon Pasteur** à la Croix-Rousse. Fermée depuis de nombreuses années et touchée par un projet de rénovation, elle contient 39 baies posées en 1882 réparties sur deux rangs plus la tribune. En haut, les saints et martyrs lyonnais, en bas, des fenêtres à médaillons représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament « dans le style le plus archaïque du XII^e siècle inspirés des meilleurs pages de Chartres, du Mans, de Bourges, etc. ».

Comment oublier à **Fourvière** le Vœu des Échevins fort décrié à l'origine ainsi que les sept vitraux de l'abside de la crypte de Saint-Joseph posés en 1885, et à la **prima-tiale Saint-Jean**, le vitrail des fonds baptismaux détruit lors de l'explosion de la passerelle du palais de Justice et du pont de Tilsitt en 1944.

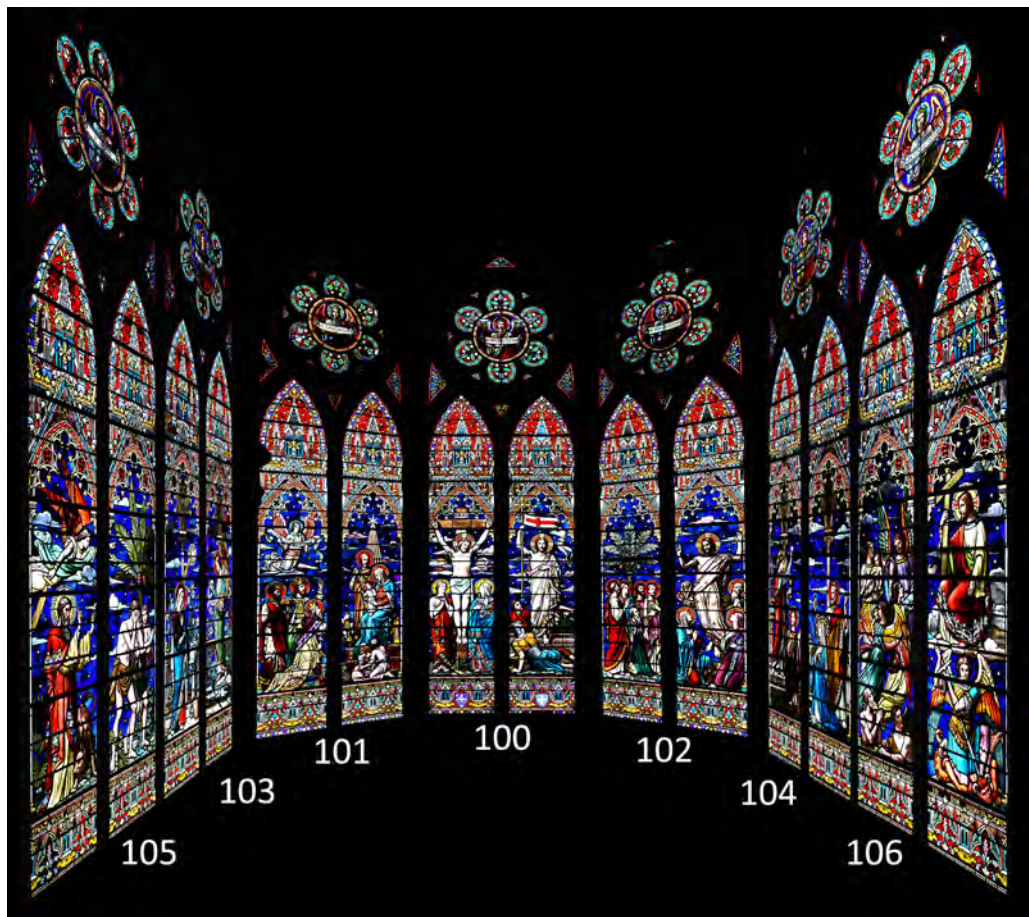


Parabole du mauvais riche en enfer, église de la Rédemption, Lyon

À gauche, le carton à la dimension du vitrail et à droite, le vitrail



Baie n° 9, chapelle du Sacré-Cœur, église de la Rédemption, Lyon



Verrières hautes du chœur, église de la Rédemption, Lyon



Les huit verrières dédiées aux martyrs de Lyon, église de Saint-Irénée, Lyon



Détails des baies n° 1 et n° 5, église du Bon Pasteur, Lyon



Le vœu des Échevins de Lyon,
chapelle de la Vierge à Fourvière



L'Agneau Pascal, crypte de la basilique
de Fourvière, 1885



Vitraux des fonds baptismaux de la primatiale Saint-Jean-Baptiste

La partie haute est restée en place ; montage pour la partie basse, avec à gauche, la maquette du vitrail de Lucien Bégule,
au centre le verre blanc de 1944 aux années 1960 et à droite le vitrail actuel de Jean-Jacques Grüber

Prémices de l'Art Nouveau

La sensibilité de Lucien Bégule au souffle de l'Art Nouveau se manifeste dans ses œuvres religieuses, comme on peut le voir à la chapelle Saint-Joseph de Caluire, construite entre 1885 et 1888. Les vitraux, dont les cartons ont été dessinés par Gaspard Poncet, datent probablement de cette dernière année. Fleurs stylisées, rinceaux, palmettes, lignes sinueuses, évoquent les prémices de l'Art Nouveau. Le vitrail de l'Annonciation est sans doute le plus parlant : le mystère de l'incarnation est figuré par un vase dans lequel des fleurs de lys et des roses symbolisent la virginité de Marie et le futur sacrifice de son fils.

Les vitraux profanes de Lucien Bégule nous montrent plus nettement la progressive émergence de l'Art Nouveau dans le goût lyonnais, même si Lyon reste une ville assez peu marquée par cette esthétique. L'Art Nouveau s'inspire de la nature. Il valorise les courbes et le mouvement. La végétation, tiges flexibles et fleurs colorées, mais aussi les insectes, les oiseaux, sont des motifs qu'on retrouve dans les vitraux profanes de Lucien Bégule, avec une forme de stylisation plutôt qu'une volonté de réalisme.

Inspiré de l'article de Nikola Piperkov : Lucien Bégule et le verre fleuri : les prémices de l' Art Nouveau à Lyon.

Christiane Partensky



Annonciation, chapelle Saint-Joseph, Caluire

Bien d'autres régions de France possèdent des œuvres de Lucien Bégule. De Giens à Pont-Scorff à côté de Lorient, on compte une centaine de lieux où des vitraux sortis de ses mains ont été recensés. Comment établir une hiérarchie dans cet ensemble d'excellente facture ? Difficile de ne pas citer Saint-Bonnet-le-Château, Vienne, Semur-en-Brionnais, l'église du Lemenc à Chambéry, Saint-Sixte et sans oublier le chef-d'œuvre de l'abbaye de Fontenay.

Les vitraux profanes

À Lyon, les vitraux profanes les plus célèbres sont dans nos trois grands musées :

– **au musée des Beaux-Arts** : le Saint-Georges. Malgré son nom, Lucien Bégule le considère comme un vitrail civil. Il représente la légende de saint Georges, officier romain, tuant un dragon qui menaçait une jeune princesse. À l'exposition universelle de 1889, l'œuvre obtint une médaille d'argent. Ce vitrail fut offert par la famille Bégule au musée des Beaux-Arts en 1921 ;

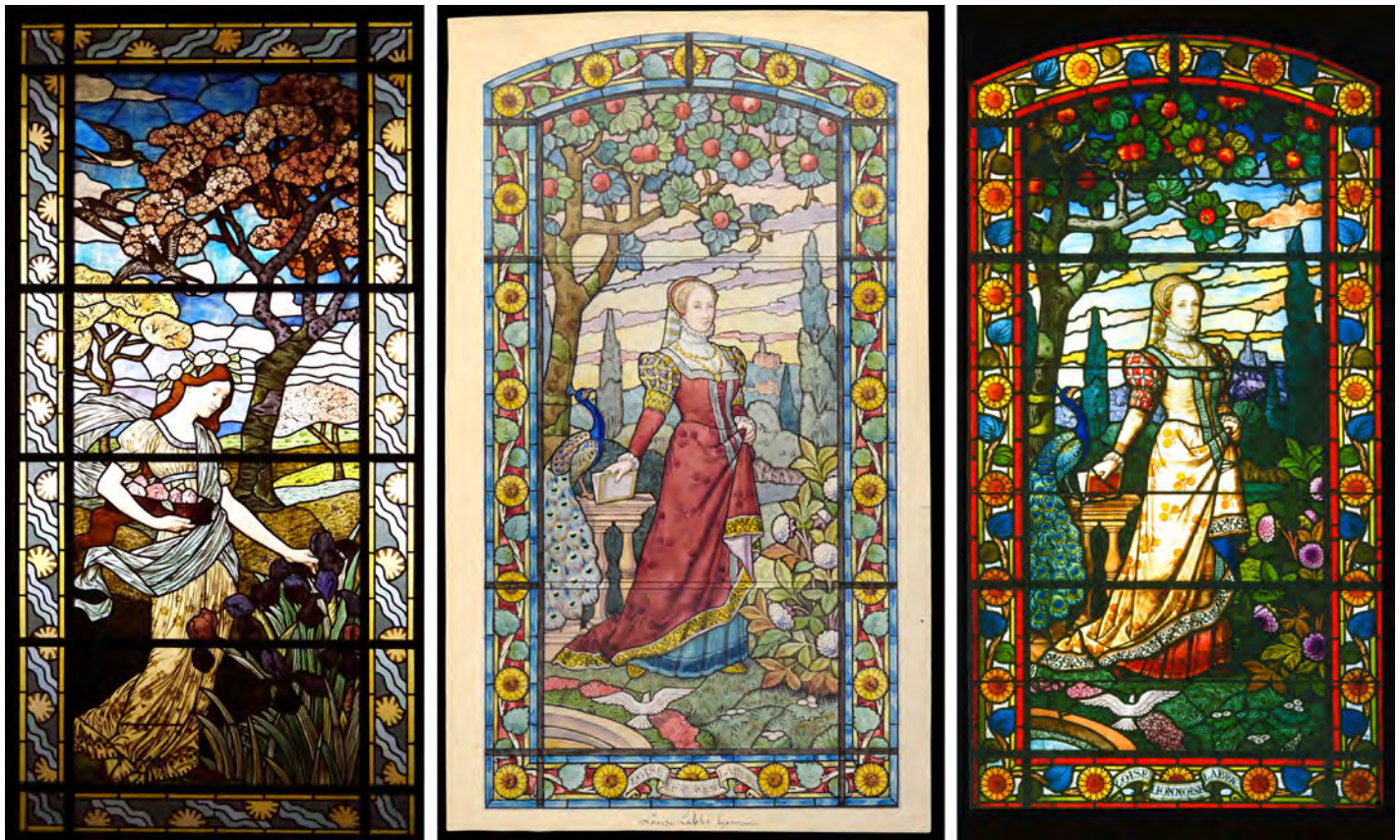
– **aux musées Gadagne** : le vitrail de Louise Labé. Récompensé par une médaille d'or à l'exposition universelle de 1900, il présente une ressemblance frappante avec un autre vitrail de Félix Gaudin intitulé le Printemps (1889), réalisé d'après une esquisse d'Eugène Grasset qui inspira plusieurs autres sujets à Lucien Bégule. Ce



Signatures du vitrail Saint Georges



Le Saint Georges, musée des Beaux-Arts



Le printemps de Gaudin, maquette et vitrail de Louise Labé de Lucien Bégule, musées Gadagne

Lucien Bégule et Eugène Grasset, une fructueuse collaboration

« Lors d'un voyage à Paris en 1889, j'avais eu l'occasion d'entrer en relation avec Grasset. Séduit par l'originalité du talent de l'artiste, je résolus de lui confier l'étude du carton d'une verrière très décorative en lui laissant toute liberté d'interprétation du sujet dont je lui fournis simplement la désignation : saint Georges. Grasset hésita, ne se doutant même pas de ce que pouvait être la technique d'un vitrail. Afin de l'initier, je lui proposais de m'accompagner chez mon ami Edouard Didron⁽¹⁾. Après avoir suivi attentivement toutes les phases de l'exécution matérielle, il me déclara être en mesure de répondre à mon désir. Vingt-quatre heures plus tard, il me soumettait une esquisse, merveilleuse de composition et de coloration à laquelle je n'eus à faire que quelques observations de détails (...) Par la suite, Grasset m'a composé de nombreux cartons ainsi qu'à d'autres de mes confrères qui ont toujours été accueillis avec faveur. »

1. Édouard Didron (1836-1902) est un verrier parisien dont l'activité professionnelle précède celle de Bégule d'une vingtaine d'années..

vitrail demeura introuvable pendant des décennies, puis il réapparut et fut finalement acheté par le musée en 2000 grâce à Madame Simone Blazy qui était alors la conservatrice ;

– au musée des Arts Décoratifs : la Licorne, réalisée d'après une esquisse d'Émile Delalande. Une œuvre curieuse dans le style du XV^e siècle qui représente une « chasse à la licorne venant se réfugier dans le giron

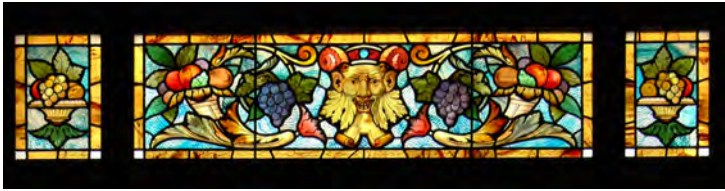
d'une jeune vierge ». Lucien Bégule note le plaisir qu'il a eu à concevoir ce vitrail tant techniquement qu'artistiquement. Il conjugue ici l'Art Nouveau, la peinture et la maîtrise technique. C'est l'un de ses plus beaux chefs-d'œuvre. Il est bien regrettable que ce vitrail reste enfermé dans des caisses au sous-sol du musée, et qu'on ne se souvienne pas l'avoir jamais vu présenté au public.

D'autres réalisations sont moins connues mais tout aussi remarquables. Le château de Charolles, ouvert pour les Journées du patrimoine, mérite le détour. D'autres châteaux, une villa dans le Beaujolais, un pavillon de chasse dans l'Ain recèlent des merveilles qui ne sont malheureusement pas accessibles car elles appartiennent à des domaines privés, mais des photos visibles sur le site « vitraux-begule.com » nous en donnent une idée.

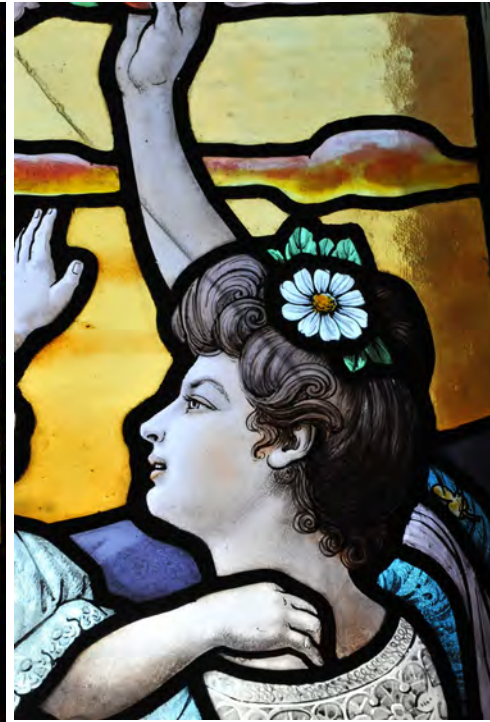
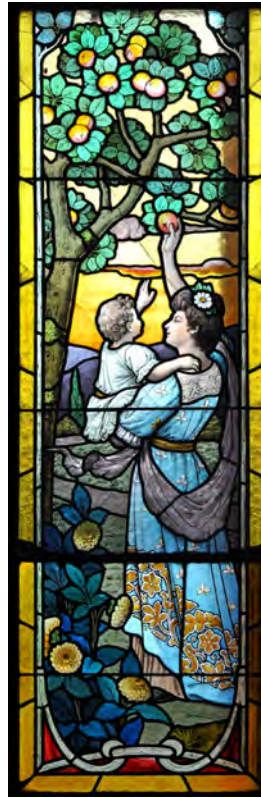
Des œuvres à la brasserie Georges et à la préfecture du Rhône

En 1888, Lucien Bégule conçoit huit vitraux pour ce qui était alors la brasserie Rinck. Seuls quatre subsistent aujourd'hui, trois sur le thème des arts, musique, sculpture, peinture, et le dernier consacré à la géographie. On ne sait pas ce que sont devenus les quatre vitraux manquants ni ce qu'ils représentaient.

La verrière en plafond de la Préfecture du Rhône date de 1895. Elle présente sous une forme allégorique les activités économiques majeures du Lyonnais et du Beaujolais, la soierie et la vigne. Située à 12 m de hauteur, elle mesure 8,95 x 3,55 m et est constituée de 52 panneaux de verre. Elle fut facturée 5500 francs de l'époque. L'esquisse préparatoire est de Charles Lebayle.



Détails de vitraux d'une maison privée du nord-ouest de Lyon



Vitrail dit de Madeleine Marrel, salon du château de Corcelles à Charolles (Saône-et-Loire)



Verrière du plafond de la préfecture du Rhône

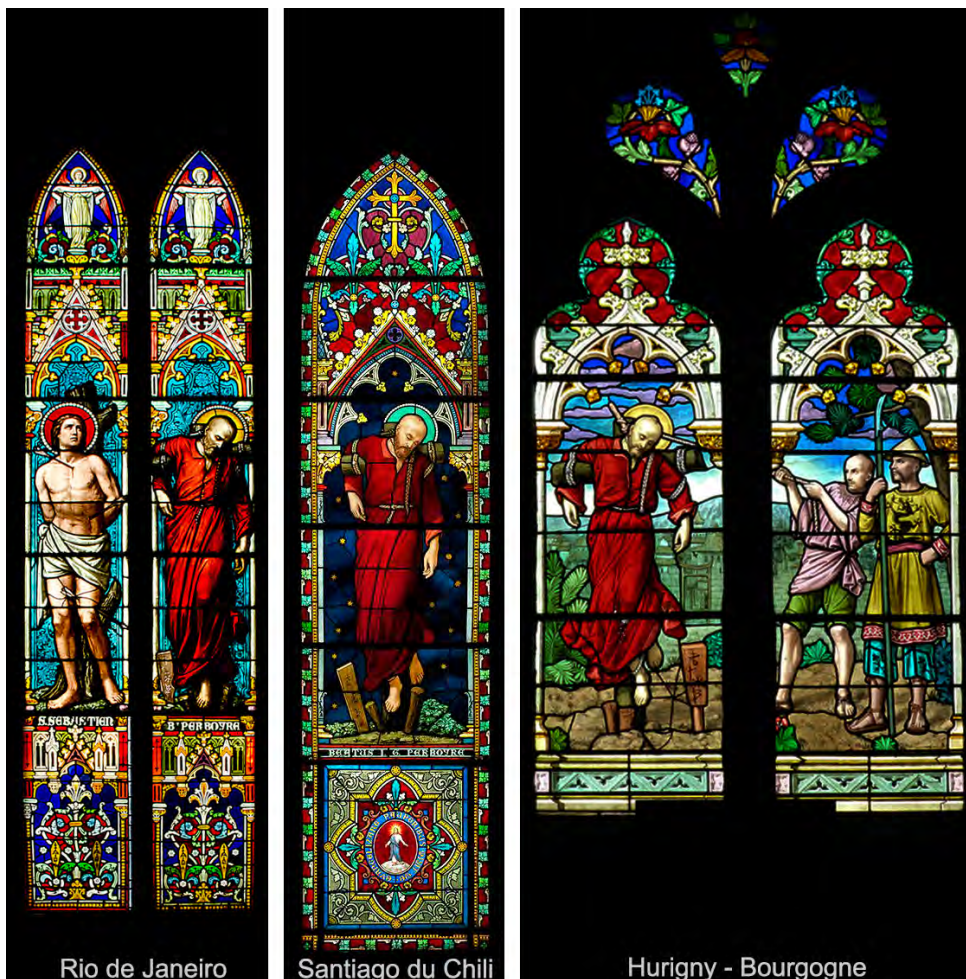


Détails d'un vitrail d'une villa en bord du lac Léman en Suisse



cathédrale de Nagasaki

Similitude entre les vitraux de la cathédrale de Nagasaki (photographie légendée par Lucien Bégule) et un vitrail de l'église de Montagny (Loire)



Rio de Janeiro

Santiago du Chili

Hurigny - Bourgogne

Similitudes entre les vitraux de la basilique Imaculada Conceição de Rio de Janeiro et de l'Université de technologie de Santiago du Chili et de l'église d'Hurigny (Saône-et-Loire)

À l'étranger, le même constat d'une forte présence des œuvres de Lucien Bégule s'impose : en Amérique du Sud, à Rio, une église entièrement vitrée ; au Chili, une chapelle avec une curiosité, un vitrail comportant le même thème que dans la petite église d'Hurigny près de Mâcon : saint Jean-Gabriel mort crucifié en Chine. Nous ne pouvons que regretter la disparition des vitraux de la cathédrale chrétienne de Urakami à Hiroshima. Plus près de nous, en Suisse, plusieurs sites retiennent l'attention : Saint-Blaise, La Sarraz, et au bord du lac Léman, une petite merveille représentant la faune et la flore des lieux, papillons, cygnes, oiseaux, nénuphars... Dans ses mémoires, Lucien Bégule établit une liste de ses vitraux qui devraient selon lui passer à la postérité du fait de leur qualité particulière.

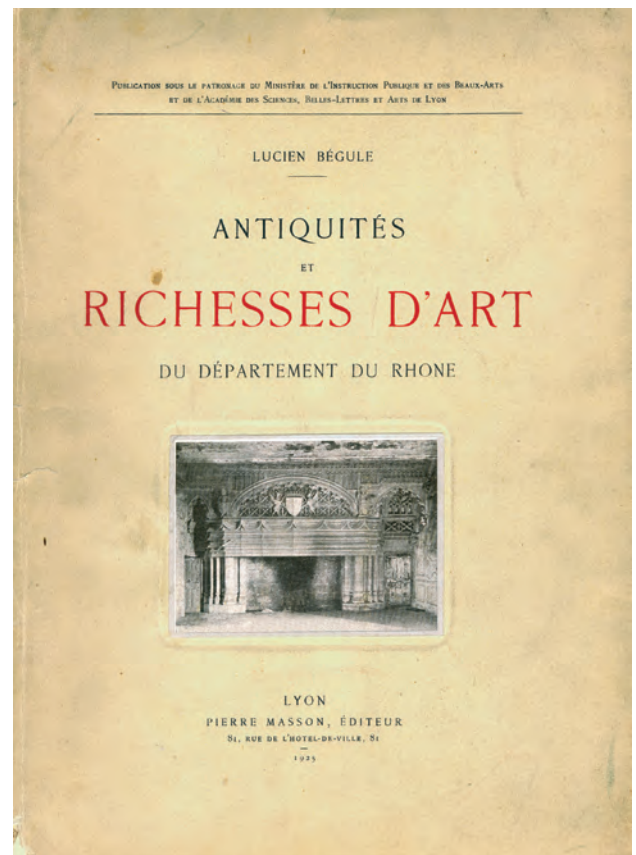
Une fin de vie consacrée à l'écriture et à la défense du patrimoine

Après la loi de 1905, les commandes se font rares. Le dernier travail de l'atelier sera pour l'abbaye de Fontenay. Lucien Bégule termine ses mémoires sur un trait amer et fataliste : « *Vous savez aussi la raison principale qui m'a amené à interrompre mes travaux et même à abandonner mes ateliers à la suite de la loi de séparation : inutile d'y revenir.* »

La suite de sa vie sera consacrée à l'écriture d'ouvrages sur l'art du vitrail et l'architecture d'édifices remarquables comme l'abbaye d'Ambronay, celle de Fontenay, l'église Saint-Maurice de Vienne, la cathédrale de Sens.

En 1923, il est nommé conservateur des Antiquités et objets d'arts du département du Rhône. Il arpentera le département durant deux années avant que l'ouvrage *Antiquités et Richesses d'Art du Département du Rhône* voie le jour en 1925 (voir l'article page 20 consacré à cette mission).

Lucien Bégule décède le 1^{er} février 1935 à Lyon, à l'âge de 86 ans. C'est un homme qui aura embrassé avec talent de multiples activités artistiques : peintre sur



verre, photographe, archéologue, historien, écrivain. Lucien Bégule n'est pas un précurseur, ce n'est pas un homme de rupture, il s'inscrit dans une tradition, il se passionne pour le passé, mais il en perpétuel mouvement, en recherche d'un perfectionnement, que ce soit dans son métier où il met un point d'honneur à travailler les températures de cuisson, la qualité du verre plaqué, ou dans la photographie où il excelle, au point que l'on trouve aujourd'hui des milliers de références dans diverses bases d'archives. La qualité et le nombre de ses œuvres à Lyon et dans la région, son attachement à cette ville où il a fait toute sa carrière méritaient bien que son nom soit donné à une rue de Lyon. Prochainement, une allée Lucien-Bégule sera inaugurée dans le quartier de la Confluence.

Michel Locatelli et Thierry Wagner



Composition annotée de la main d'Eugène Grasset (à gauche) pour l'en-tête de Lucien Bégule (à droite)

Lucien Bégule, photographe au service de la sauvegarde du patrimoine

Passionné très tôt par la photographie, dont la naissance ne précède que de 9 ans la sienne, Lucien Bégule devint un photographe averti. Membre du Photo-club de Lyon, il se tenait à la pointe des progrès techniques et entretenait des relations personnelles avec les frères Lumière. Très vite il comprit que l'exactitude du cliché photographique en faisait un outil irremplaçable au service des descriptions archéologiques et architecturales.

Il fut élevé jusqu'à l'âge de 13 ans dans le domaine du château de la Tour à Saint-Genis-Laval auquel il resta toujours très attaché. Grâce à son éducation et au milieu professionnel dans lequel il fut amené à évoluer, il devint un fin connaisseur de l'art médiéval. Il était très attentif au patrimoine architectural local. Il reconnaissait sa valeur artistique, témoin d'une riche histoire. Même si ce patrimoine était moins prestigieux que celui d'autres villes ou régions de France, Lucien Bégule était convaincu qu'il méritait d'être mieux connu et protégé. Il fallait sensibiliser le grand public à l'existence de ces richesses locales, afin que celui-ci les redécouvre et s'oppose aux « dépèchements fréquents » organisés dans un but mercantile.

Premier conservateur des Monuments Historiques du Rhône

En 1923, alors qu'il avait mis un terme à sa carrière de peintre sur verre depuis plusieurs années, Lucien Bégule fut nommé à la tête d'une délégation de 12 membres issus de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Lyon, chargée d'établir la liste des édifices (ou parties d'édifices) méritant d'être inscrits à l'**Inventaire Supplémentaire des Monuments historiques** (comme cela devait se faire dans tous les départements). Il imposa la



photographie comme outil indispensable à ce travail de recensement.

Dans l'introduction à l'ouvrage publié en 1925 suite à cette enquête, intitulé **Antiquités et Richesses d'Art du Département du Rhône**, Lucien Bégule écrit à propos de la photographie : « *Nous ne pouvions mieux faire que de l'employer abondamment et presque exclusivement, aussi bien pour les gravures du texte que les planches hors texte.* »

Un cahier des charges très précis avait été élaboré par le ministre des Beaux-Arts pour l'établissement de cet inventaire. Son objet est très large : « *Il doit comprendre les édifices civils (publics et privés, urbains ou ruraux), et les édifices militaires méritant soit dans leur ensemble soit dans les détails de leur sculpture ou décoration, d'être sauvegardés, notamment ceux qui, par leur dispositions ou leur ornementation, différencient l'architecture et l'art des diverses régions de la France. (...) L'inscription sur cette liste doit être notifiée aux propriétaires et entraîner, pour eux, l'obligation de ne procéder à aucune modification de l'immeuble inscrit sans avoir, quinze jours auparavant, avisé l'autorité préfectorale de leur intention.* »

L'application de la loi de 1905 de séparation des Églises et de l'Etat, avait montré l'insuffisance de la protection des œuvres d'art religieux. Trop souvent, le pillage pour la revente, ou la destruction par indifférence ou igno-

SAINT-GENIS-LAVAL



CHATEAU DE LA TOUR

(Plan. L. B.)

rance de leur valeur artistique et patrimoniale, ne purent être empêchés. Une nouvelle circulaire de 1908, précisant « *les droits et devoirs des autorités communales* », transféra sur celles-ci la responsabilité de la protection de tout objet mobilier, classé ou non, laissé à disposition des fidèles, et de plus, elles furent tenues de veiller à ce que rien ne « *disparaisse par le fait du clergé occupant* ».

Les témoignages photographiques d'édifices parfois disparus

La guerre de 1914-1918 ayant mis un coup d'arrêt brutal à cette œuvre de protection, il y avait urgence pour l'Etat à relancer cette entreprise d'inventaire. Pour Lucien Bégule et sa commission, ce recensement représentait un travail considérable puisqu'il s'agissait de visiter la plupart des 270 communes du département du Rhône. *Antiquités et Richesses d'Art du Département du Rhône*

présente des références dans 174 communes hors les nombreuses pages consacrées à Lyon. L'ouvrage comporte plus de 300 photos sur lesquelles Lucien Bégule n'apporte aucun commentaire. Elles ont un rôle strictement informatif. La plupart montrent les édifices et monuments en plan rapproché. Il y a quelques très gros plans pour les détails de sculptures, vitraux ou tapisseries. Parfois, le plan se fait plus large pour mettre en valeur un édifice, plus particulièrement un château, dans l'harmonie de son paysage.

Cet ouvrage nous convie à une promenade dans les communes du Rhône dans les années 1920. Certaines photos de Lucien Bégule constituent un témoignage unique et irremplaçable sur des édifices et monuments qui parfois, malgré leur inscription comme Monuments historiques, ont disparu au XX^e siècle.

Claudie Claustre



FIG. 46. — Château de la Duchère.

Château détruit en 1970 lors de la création du quartier de la Duchère



FIG. 44. — Hôtellerie du XVII^e siècle.

(Cl. L. B.)

Hostellerie du XVII^e siècle, à Vaise, détruite vers 1950



AQUEUX DU PLAT-DE-L'AIR

(Phot. L. B.)

Aqueux dont la sauvegarde dépend aujourd'hui du « Loto du Patrimoine de septembre 2018 » !



CHATEAU DE BAGNOLS

Cheminée de la salle des gardes (XV^e siècle).

Cheminée de la salle des gardes du XV^e siècle



CHATEAU DE LA ROCHE. — Façade septentrionale.

(Phot. L. B.)

Le corps de logis flanqué de 4 pavillons d'angle est complètement entouré de fossés profonds. Un pont tournant (dont on ne connaît pas d'autres exemples), pivotant sur un pilier relie ou isole la demeure.



Clocher et Abside.

(Phot. L. B.)

L'église de Belleville-sur-Saône fondée en 1158 et consacrée par Guichard de Pontigny, archevêque de Lyon. Les villages du Beaujolais nous offrent encore un très grand nombre de chapelles ou églises romanes du XII^e siècle.



VITRAIL DE L'HOTEL DE LA BESSÉE

(Phot. L. B.)

Vitrail de l'Hôtel de la Bessée

L'intérêt de Lucien Bégule pour les vitraux anciens se retrouve dans cette photo. Ce vitrail exceptionnel du XV^e siècle, peint à la grisaille, ornait la demeure échevinale de la famille de la Bessée, démolie en 1840. Il représente Édouard, seigneur de Beaujeu, jouant aux échecs avec la fille de Guyonnet de la Bessée, dont il était tombé amoureux et qu'il avait séquestrée. Ce vitrail se trouve aujourd'hui au Musée de Cluny à Paris.



CHATEAU DU SOU

(Cl. Berthier-Geoffroy.)

Demeure féodale du XV^e siècle devenue une ferme.

La porte d'entrée avec ses mâchicoulis est ornée des armoiries des anciens seigneurs.



(Cl. L. B.)

FIG. 108. — Croix de chemin (hameau de Selette).

Croix de chemin hameau de Selette (près d'Irigny)

La partie supérieure date du milieu du XIV^e siècle, c'est la plus ancienne du département.

Sauvegarder et faire connaître l'œuvre de Lucien Bégule

Un entretien avec Thierry Wagner

Thierry Wagner, arrière-petit-fils du maître verrier, est le président de l'Association pour la Conservation des Vitraux Bégule (ACVB) dont Denis Bégule, son cousin, est trésorier. Thierry est si intarissable sur l'œuvre de son aïeul que nous avons choisi de l'interroger sur « la sauvegarde » de ce patrimoine inestimable. C'est bien volontiers qu'il s'est plié au jeu des questions-réponses après avoir largement contribué à la rédaction de ce bulletin.

Le nom d'une voie vient d'être donné à Lucien Bégule à la Confluence. Est-ce le résultat d'une demande de votre part, vous l'un de ses descendants, ou la reconnaissance par la ville de Lyon d'un de ses artistes-entrepreneurs ?

Thierry Wagner : l'allée Lucien-Bégule est le résultat d'une rencontre. C'est celle de deux hommes, car ce n'était pas la première demande de l'Association pour la Conservation des Vitraux Bégule auprès de la Ville, mais la première adressée à Jean-Dominique Durand, adjoint au maire de Lyon en charge du Patrimoine. Lui aussi tenait à rendre « *enfin hommage à Lucien Bégule* » comme il l'a souligné lors de la séance du conseil municipal du 29 janvier 2018. C'est donc grâce à ma rencontre avec Monsieur Durand que ce vœu a été exaucé.

Cette mise en lumière de votre ancêtre a-t-elle servi de déclic pour ranimer sa mémoire auprès du public ?

Non pas du tout. Ce n'est pas non plus un aboutissement mais une étape qui va nous servir. Lorsque je dis « nous », il s'agit de l'ACVB dont je suis le porte-parole. Étape car l'œuvre de Lucien Bégule n'est pas encore entièrement découverte et encore moins dévoilée. Le verrier est connu avec encore des lacunes, l'écrivain demande à être mis en lumière, la connaissance du photographe n'est qu'anecdotique.

Pourquoi, et depuis quand, avec votre association vous êtes-vous lancés dans cette entreprise de valorisation et de sauvegarde de son œuvre ?

Cela est encore relativement récent et s'est fait aussi un peu par hasard. Je cherchais à poursuivre le travail effectué par les générations précédentes de notre famille en généalogie. J'ai poursuivi la quête sur notre parent et, chemin faisant, j'ai découvert la thèse de Martine Villelongue sur Lucien Bégule, publiée en novembre



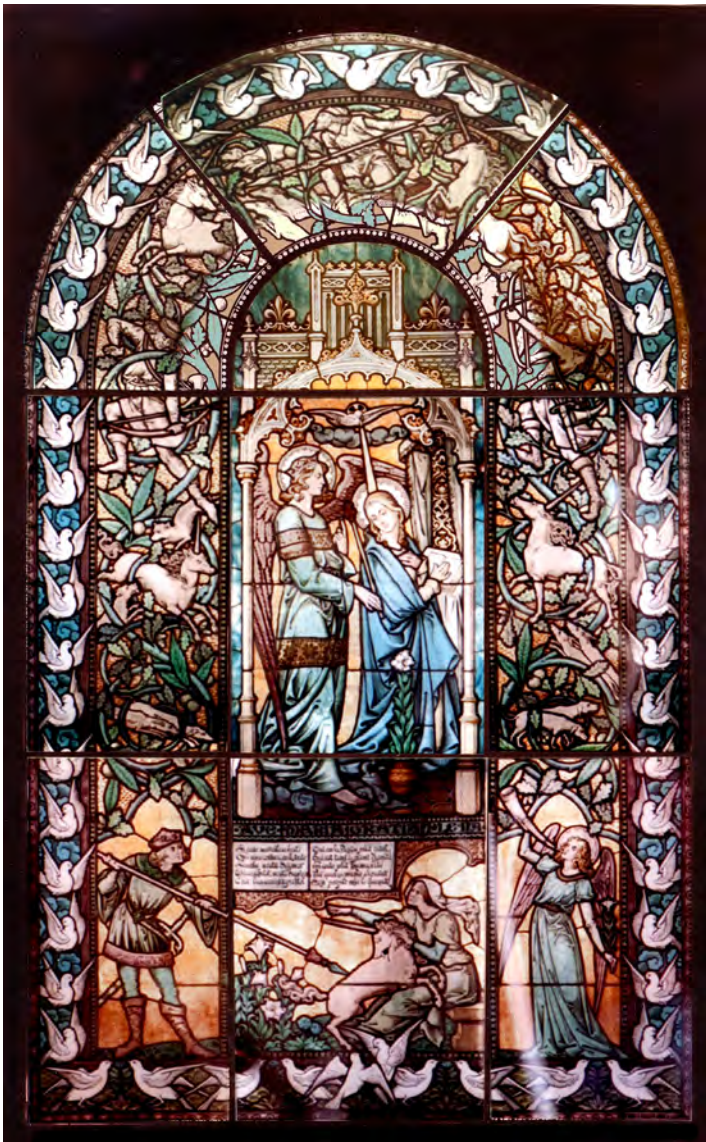
1983. Je la remercie ici encore de son aide précieuse. Après avoir tiré des fils dans l'écheveau des archives familiales dont j'avais hérité, j'ai commencé à organiser des expositions, puis des conférences en liaison avec Joël Mône, créateur de vitraux, que je remercie tout particulièrement.

Le vitrail représentant la Licorne est conservé dans les réserves du Musée des Tissus et Arts décoratifs. Avez-vous entrepris des démarches pour qu'il soit un jour présenté au public ?

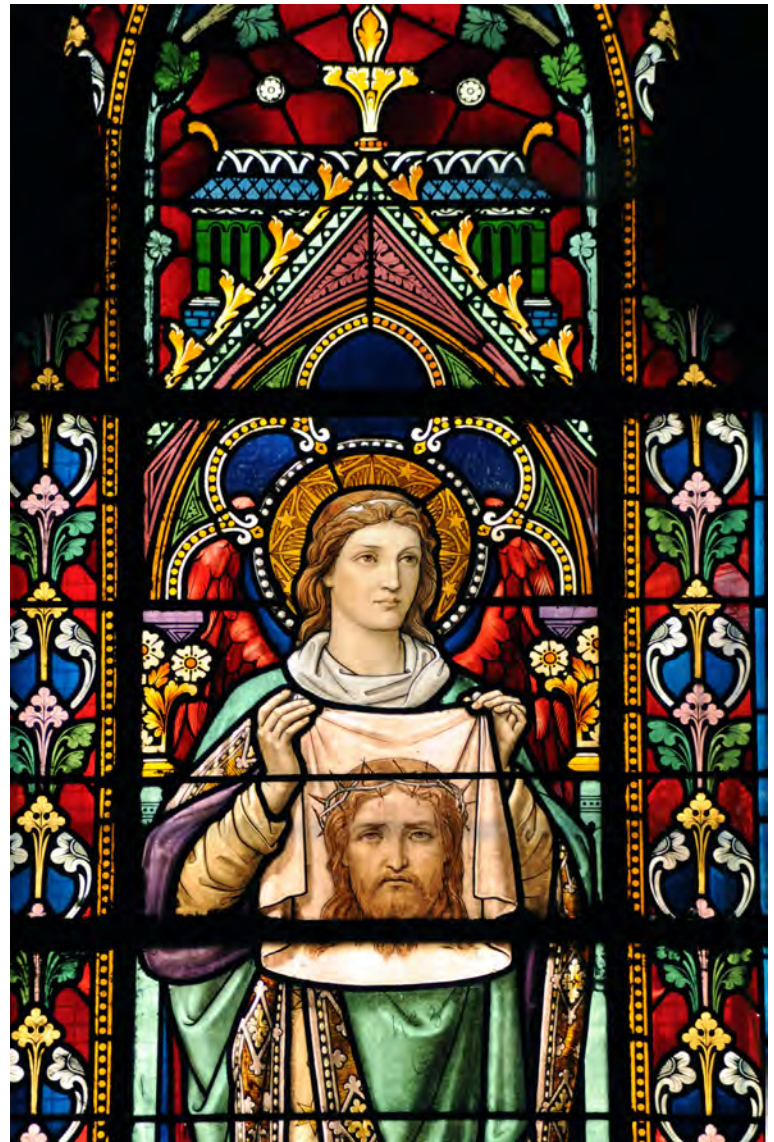
Oui, des démarches ont été effectuées à plusieurs reprises depuis quinze ans. Elles n'ont reçu aucune réponse jusqu'à aujourd'hui. Lorsque la situation du Musée des Arts Décoratifs de Lyon, son avenir et son statut seront éclaircis, et lorsque nous aurons un interlocuteur, nous entreprendrons de nouvelles démarches.

Les vitraux de l'église Saint-Bernard sont-ils en danger ? Dans le contexte de la transformation de l'édifice, êtes-vous rassuré sur le devenir de ces vitraux ?

Non, je n'ai pas à être rassuré car ces vitraux ne sont pas du tout en danger. Charlotte Vergely, architecte du projet de reconversion de Saint-Bernard nous a assurés que les vitraux seront déposés pour être restaurés



Vitrail La Licorne, musée des Tissus et Arts décoratifs



Détail d'une baie de l'église Saint-Bernard

avant d'être remis en place. Ils vont même se retrouver valorisés.

Pour l'église du Bon Pasteur, dans quelle situation se trouvent les vitraux ?

Dans ce cas, l'église n'est pas désacralisée et le projet sera probablement mixte. Il y aura la poursuite d'une activité religieuse alliée à une fonction d'accueil. Un cabinet d'architectes travaille sur le sujet. Après des années d'abandon, les vitraux ne sont plus en danger depuis notre rencontre avec Monsieur Képénékian, alors qu'il était adjoint à la culture à la mairie de Lyon. La Ville a fait sécuriser les accès. Quel que soit le projet retenu, je pense qu'il intégrera la restauration et la préservation des vitraux dans l'édifice. Il est vrai que les dégradations passées n'ont pas simplifié la tâche.

Un vitrail dans le quartier de la préfecture vous tient particulièrement à cœur. Quelles sont les différentes hypothèses envisageables pour la conservation pérenne de cette œuvre ?

C'est vrai que l'état de ce vitrail profane dans l'allée d'un immeuble nous inquiète, tout comme celui d'autres vitraux du XIX^e et du XX^e siècle se trouvant dans ce quartier. Nous sommes en contact à son sujet avec les services de protection du patrimoine.

D'autres vitraux vous semblent-ils en danger à Lyon et ailleurs ?

Avec le temps, les plombs vieillissent, la structure les supportant se fragilise. Cependant, à l'heure actuelle, peu de vitraux disparaissent par manque d'entretien. Les communes alertent la DRAC quand des vitraux sont endommagés.

La restauration est souvent longue car les municipalités doivent étaler ces réparations dans le temps à cause des coûts. C'est ce qui se passe par exemple à Bourg de Thizy où la grêle en 2016 a abimé des verrières de Lucien Bégule. En revanche on ne verrait plus de nos jours certains vitraux disparaître sous le boulet des démolisseurs comme à Tassin la Demi-Lune où une église a été détruite dans les années 1960.



Vitrail d'un immeuble du quartier de la préfecture

Vous êtes toujours en recherche de vitraux de Lucien Bégule non inventoriés sur votre site Internet. Avez-vous une idée de leur localisation ?

Effectivement, nous avons des pistes, et aussi des certitudes comme au Puy-en-Velay. Une photo en noir et blanc de Lucien Bégule trouvée aux Archives départementales mentionnait Le Puy. Après des recherches, je suis arrivé à localiser la chapelle d'un collège. Il n'y a plus qu'à y aller, faire un plan et des photos.

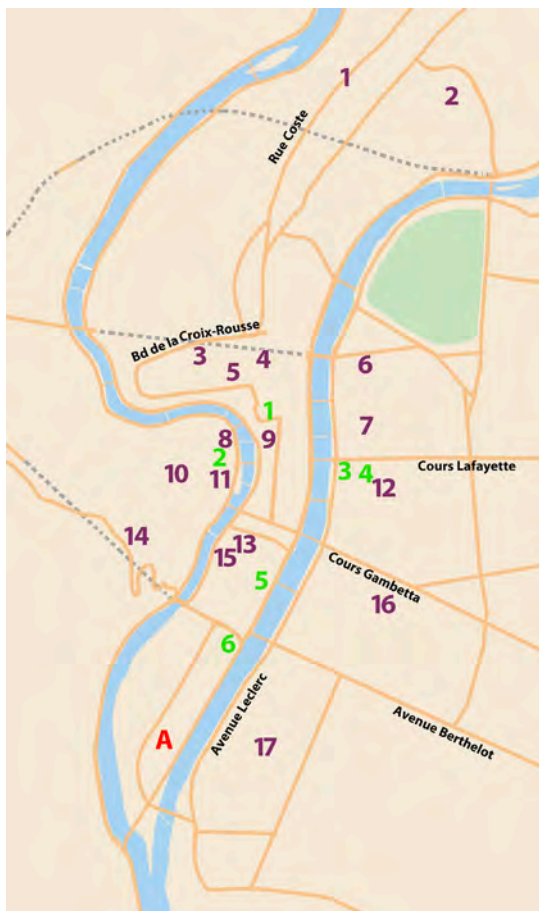
Ailleurs, ce sont quelquefois de fausses pistes ou des vitraux qui ont été détruits comme à Nagasaki au Japon ou encore Saint-Vincent à Lyon.

Avez-vous un appel à lancer au public et qu'en attendez-vous ?

Bien évidemment ! Notre problème est bien celui-là : comment savoir si dans telle église, telle chapelle ou tel château se trouve une œuvre de Lucien Bégule. Les propriétaires eux-mêmes souvent l'ignorent. Par exemple, il aura fallu une campagne de restauration au Chili, dans la chapelle d'une université pour que je sois informé que tous les vitraux étaient signés de Lucien Bégule. C'est pourquoi nous sommes toujours reconnaissants aux personnes qui nous signalent l'existence d'une signature ou une forte probabilité d'attribution (contact@vitraux-begule.com).

Propos recueillis par Michel Locatelli, Jean-Louis Pavy et Jean-Pierre Philbert

Vitraux de Lucien Bégule à Lyon, en France et à l'étranger



Vitraux religieux

1. Chapelle Saint-Joseph
2. Chapelle des petites Brosses
3. Chapelle des Chartreux
4. Église Saint-Bernard
5. Église du Bon Pasteur
6. Église de la Rédemption
7. Église de Saint-Pothin
8. Église Saint-Paul
9. Église Saint-Nizier
10. Basilique de Fourvière
11. Cathédrale Saint-Jean
12. Église de l'Immaculée Conception
13. Chapelle du Sacré-Cœur
14. Église Saint-Irénée
15. Basilique Saint-Martin d'Ainay
16. Église Notre-Dame Saint-Louis
17. Notre-Dame des Anges

Vitraux profanes

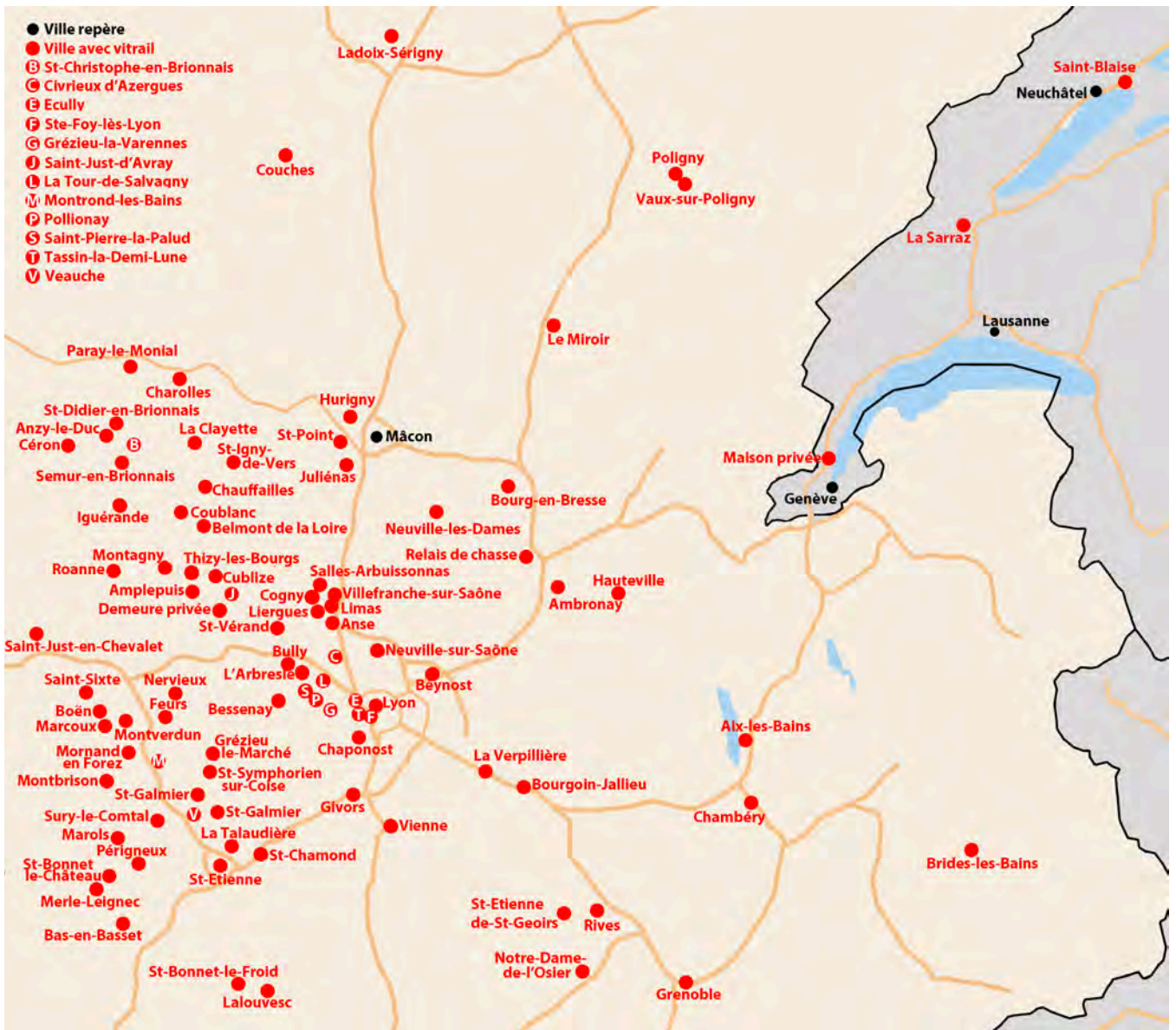
1. Musée des Beaux-Arts
2. Musée Gadagne
3. Cours de la Liberté
4. Préfecture
5. Musée des Tissus et des Arts Décoratifs
6. Brasserie Georges

A : allée Lucien Bégule

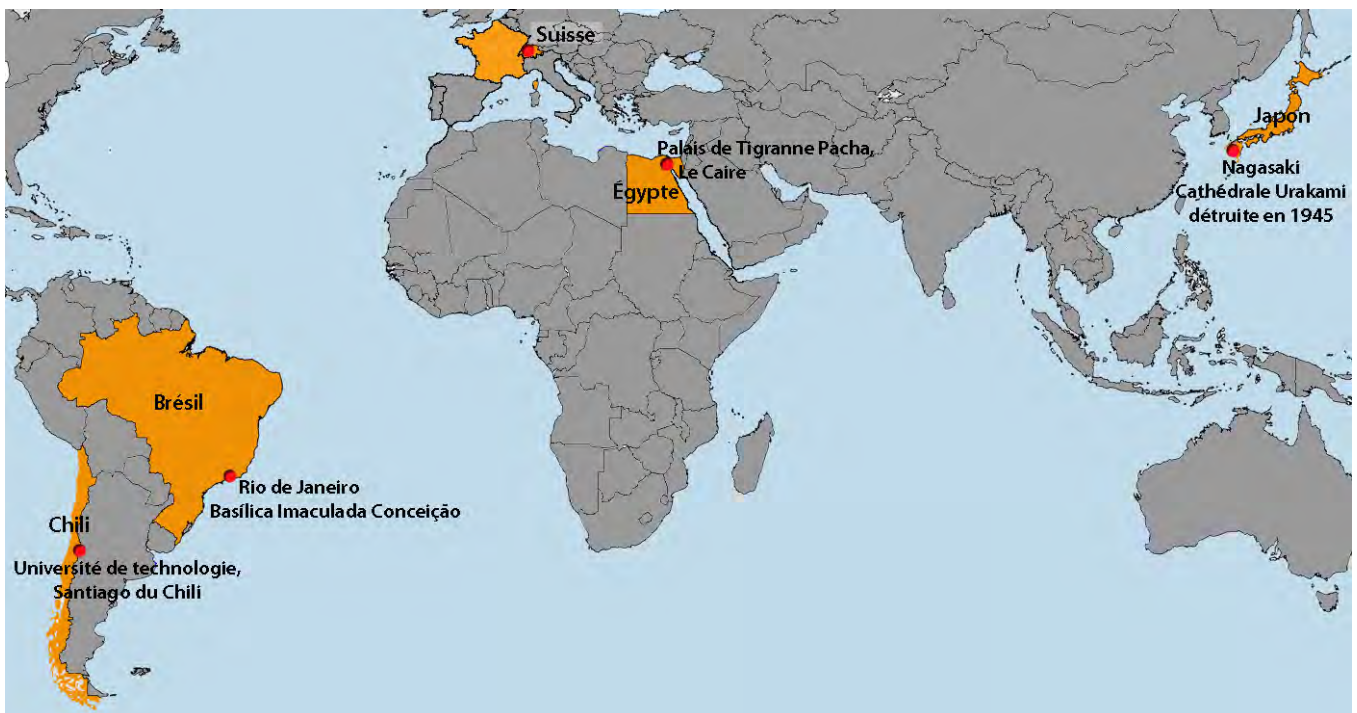
Les vitraux de Lucien Bégule à Lyon et Caluire



Les vitraux de Lucien Bégule en France (hors Lyon et région)



Les vitraux de Lucien Bégule dans la région et en Suisse



Les vitraux de Lucien Bégule dans le monde

« L'enfer », Lucien Bégule, 1882



Détail du vitrail « Le riche en enfer », église du Bon Pasteur de Lyon

Bibliographie

Antiquités et Richesses d'Art du Département du Rhône, Lucien Bégule, Pierre Masson, 1925

Lucien Bégule maître verrier (1848-1935), Martine Villelongue-Osio, thèse de doctorat en Histoire de l'Art, Université Lyon 2, 1983

L'entrée et son décor, Guide du quartier préfecture Lyon 1886-1906, Anne-Sophie Cléménçon, CNRS, 1983

Les vitraux du XIX^e siècle dans les églises de Lyon : communication de Mme Catherine Brisac, Mme Marie-Félicie Perez, M. Daniel Ternois, Société de l'Histoire de l'Art français, pp 159-179, Paris, publication : 1984

Lyon et le Vitrail du néo-médiéval à l'art Nouveau, Étude par Jacques Amaz, Hélène Barbeau, Louis Chaléat, Jean-Jacques Fanjat, Maryse Dalzotto, Evelyne Pansu et Martine Villelongue, Lyon, Archives Municipale, 1992

Le Vitrail dans l'Ouest Lyonnais, L'Araire, groupe de recherche sur l'histoire et le folklore de l'ouest lyonnais, 69110 Messimy en Lyonnais, bulletin n° 90, 1992

Lucien Bégule - Maître verrier lyonnais, Thierry Wagner, Martine Villelongue, La Taillanderie, 2005

Lien Internet Lucien Bégule, maître verrier lyonnais : www.vitraux-begule.com

**Vous pouvez contacter l'Association pour la Conservation des Vitraux Bégule (A.C.V.B.),
24 rue Ludovic-Bonin, à Vénissieux (69200) ou www.vitraux-begule.com,
contact@vitraux-begule.com - 06 88 64 82 27.**

Rédaction de ce bulletin : Simone Broquet, Claudie Claustre, Michel Locatelli, Christiane Partensky, Jean-Louis Pavy, Madeleine Suchère-Méziat, Thierry Wagner

Conception et réalisation : Jean-Pierre Philbert et Éliane Vernet

Photos : Thierry Wagner hors pages 1 et 3 (SEL)

SAUVEGARDE et EMBELLISSEMENT de LYON

www.lyonembellissement.com

Président d'Honneur : Jean-Paul DRILLIEN

Membre d'Honneur : Raymond MOTTE

Président

Jean-Louis PAVY
jeanlouispavy@yahoo.fr
Tél : 04 72 16 07 14

Secrétaire Général

Michel LOCATELLI
locatelli.michel@laposte.net
Tél : 04 78 76 84 32

Trésorier

Gérard GALLIC
ggallic@free.fr
Tél : 04 37 48 40 66

Vous aimez votre cité ? Adhérez à :



**SAUVEGARDE et
EMBELLISSEMENT de
LYON**

Cotisation : 30 €

Siège : MAISON de l'ENVIRONNEMENT
14 avenue Tony-Garnier, 69007 LYON

N° SIREN : 322 521 196 N° SIRET : 322 521 196 00020
Directeur de la publication : J. L. PAVY